

**BOURBON BUSSET**

*de l'Académie française*

# L'amour durable

journal III

*nrf*

**GALLIMARD**







*A la mémoire de Novalis  
et de Sophie.*



*Je peins le passage : non un passage d'âge en âge, ou, comme dit le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute.*

Montaigne, *Essais*.



*Pour L.*

*Salernes, 15 décembre 1966.*

Je n'entendais plus battre le cœur oublié du monde. L. est venue et j'ai entendu un léger battement. Maintenant, c'est un rythme fort et régulier. Un fragment du monde a animé l'ensemble. J'étais englué dans le paraître. L. m'a révélé la présence, donnant la plénitude aux oliviers, aux pins, aux peupliers, à la maison, aux cyprès, au mistral. Notre conversation permanente est recherche d'un Sens. Nous savons qu'on ne peut rien tout seul, qu'on peut beaucoup à deux.

Des amis nous reprochent notre apparente sérénité; notre manque d'inquiétude les inquiète. Nous n'osons leur dire que nous sommes rongés par la terreur de survivre l'un à l'autre. Notre sérénité n'est ni indifférence, ni satisfaction. Cette angoisse violente discrédite les autres formes d'angoisse.

L'amour passe infiniment l'amour. Il enseigne que l'universel s'atteint par le singulier, que le cœur de l'intelligence est l'intelligence du cœur, que la fidélité libère, que l'amour durable est le secret de la vie.

Que de nuits usées dans les deux-pièces, les appartements de luxe et les palais nationaux à épier le grignotement de l'adversaire présumé! Mieux vaudrait le laisser grignoter. L'instinct pousse le grignoteur vers ce qui lui restera en travers du gosier.

Le ton de la poésie méditative, comme dit T. S. Eliot, est celui qui conviendrait à ce journal de bord d'un couple.

Quand, la nuit, je me réveille en sursaut, je saisis le bras de L. avant de sombrer à nouveau. Dans mes rêves, je vérifie qu'à partir de deux commence la foule. J'ai toujours le même compagnon, mélange de mon frère Charles et de L., qui me suit et me donne la réplique. Les autres personnages sont interchangeables et ne cessent de se substituer les uns aux autres. C'est une farandole. Cette nuit, j'expliquais à ma mère comment mes rêves se combinaient avec des rêves anciens, et comment je leur donnais des coups de pouce pour les faire aller dans le sens que je désirais. Ma mère se penchait vers Charles-L. et lui disait combien R. était content de ma venue. Je demandais qui était R. et apprenais qu'il s'agissait de Richardon, un notaire perdu de vue depuis longtemps. Je haussais les épaules, déclarais n'y rien comprendre et me réveillai, de méchante humeur.

L'espérance du soir fait le courage du matin. Peut-être sommes-nous au soir de l'Occident, mais l'Occident se traduit aussi par Hespérie et le jardin des Hespérides est celui des fruits d'or.

Le monde s'approche comme le gibier. Il n'est pas question de tirer, ni même de prendre des vues. Le chasseur doit se contenter de l'entrevoir à travers les ronces, d'écouter le craquement des branches et le piétinement sur la mousse et les feuilles mortes. Puis il s'en revient, escorté dans le layon par la lumière qui décline et le vol oblique des ramiers.

Le surgissement à bout de bras de l'hostie et du calice, j'en ai perçu toute la réalité dans les catacombes de Rome, il y a dix ans, quand nos pas nous ont fait tomber sur un prêtre en chasuble rouge qui consacrait, en la seule présence d'une vieille femme, dans la niche où se réunissaient les futurs martyrs.

Entre Cannes et Antibes fleurissent dès décembre de belles anémones rouges. L. me rappelle que nous avons vu les mêmes du côté de Mycènes et que là-bas on les surnomme le sang d'Agamemnon. Nous venons d'entendre, à la radio, *Les Chœphores* dans la traduction de Claudel, un des torrents qui ont donné naissance au grand fleuve gréco-romain. Tout y est déjà en puissance, prêt à déborder. On dirait qu'Eschyle prévoyait qu'Athènes n'en avait pas pour longtemps, qu'il fallait se dépêcher de lancer les thèmes qui feraient la gloire de la Cité et nourriraient les siècles.

« Quel serait le sol, la terre d'un nouvel enracinement? » demande Heidegger. Ce ne sera pas un sol. L'industrie et la technique nous condamnent au nomadisme dont le nom officiel est mobilité de l'emploi. Le lieu du nouvel enracinement sera le couple, la plus petite et la plus cohérente des unités sociales.

Le mot de chrétien, si fort, a été accommodé à tant de sauces qu'on ose à peine l'employer. Le chrétien est celui qui n'est jamais en repos, qui n'en a jamais fait assez. On ne peut être chrétien et satisfait. En dehors des chrétiens et des marxistes il n'y a rien. L'avenir de l'homme est l'intelligence et l'Église se doit d'être l'avenir de l'intelligence.

La distinction entre Lucifer et Satan est soufflée par Lucifer, qui ne veut pas être confondu avec son double préposé aux basses œuvres. Lucifer, Cathare fou de pureté et enivré de sa beauté, a refusé de servir Dieu qui consentait à devenir de la boue. La superstition des mains propres est une tentation luciférienne.

Cela ne veut pas dire que se rouler dans l'ordure rapproche de Dieu.

Le poète rhénan Hebbel appelait l'almanach qu'il publiait « l'ami de la maison ». Ce rôle des vieux almanachs s'est perdu. On ne peut prétendre qu'il soit rempli par les hebdomadaires. L'ami de la maison est un conseiller discret, sans prétentions, qui ne fait pas de publicité, qui rapporte ce qu'il a lu et entendu. C'est un reflet, dit Hebbel, comme le clair de lune, qui se contente de communiquer le reflet du soleil. Les poètes sont modestes. Ils ne se prennent pas pour le soleil. Ils sont trop heureux de sentir, de temps en temps, sa morsure. Un beau titre, aussi, serait celui d'ami du lion, du lion que chacun de nous porte en lui, du lion qui existe dans chaque couple. Dans les ménageries lion et dompteur font si bon ménage qu'on dit indifféremment le dompteur et son lion ou le lion et son dompteur. Le dompteur ne dressera son lion que si son lion l'estime et l'aime. Mon ancien maître, M. Teste, était un étrange dompteur. Il avait cru résoudre la difficulté en niant le fauve.

Du temps où l'on rêvait aux pays lointains et inaccessibles, on était plus excusable d'oublier que les vrais secrets sont à portée de main. Il faudrait aérer le vocabulaire de l'intimité. La maison moderne aux larges baies vitrées, ouverte sur le dehors mais conservant son caractère d'abri, donne l'image d'une *réalité intérieure de plein vent*.

La *Sicilienne* de Bach jouée par Dinu Lipatti, qui fut trop sensible à ce qu'a de déchirant la grande musique pour pouvoir vivre longtemps, c'est la marche légère, à l'aube, sur les prés encore humides, d'une très jeune enfant. Elle regarde, écoute, s'arrête, s'étonne, repart, attentive, gaie, sachant que la vraie joie est sérieuse et qu'une étourderie de rien peut la fêler. Elle sait aussi qu'il lui faudra bien, un jour, entrer dans l'univers des grandes personnes, que c'en sera fini de ce monde fragile qu'elle

voudrait tant faire admirer à tous et c'est pourquoi elle est, en dépit du soleil frais, un peu mélancolique.

A la Campagne du Lion, le silence n'est pas atterrant, comme dans certains paysages où le mutisme vous enfonce peu à peu dans le sol. Ici, le silence tire vers le haut, à la pointe des cyprès, des clochers et des pins. Coupés de la ferme, de la famille et de Paris, nous restons des jours entiers sans voir personne. Notre solitude nous monte à la tête. Nous échafaudons des projets, nous dressons des plans avant d'allonger, côte à côte, nos encore enveloppés squelettes.

Si le mot Dieu gêne, cela signifie quelque chose. Quel autre mot gêne autant?

Cette nuit, le mistral s'est déchaîné. Tous les diables de l'enfer s'étaient donné rendez-vous dans le grenier. Gémissements, sifflements, cavalcades, hurlements, trépignements, chuchotements, grondements, rien ne manquait sinon le chef d'orchestre tenu à distance par nos mains enlacées. Nous comprenons mieux le mystère des maisons hantées.

J'ai dérangé l'univers de L., puis elle a dérangé le mien. La chance m'a été donnée qu'elle veuille encore de moi quand je me suis mis à l'aimer. Il est juste, il est raisonnable de m'interroger sur cette grâce et de rendre grâces.

Je regarde frir au soleil la colline bleuâtre de Tourtour. Au pied du platane, la fontaine éparpille les secondes. La serfouette de L. fait sonner les cailloux de la future pelouse. S'abolissent les rapprochements, distinctions, définitions et catégories qui me farcissent la cervelle. Survient L., outils sur l'épaule, crinière en désordre et rire aux lèvres. Réfléchir, c'est jardiner. On arrache les mauvaises herbes pour donner leur chance aux bonnes. Ce n'est jamais fini. Il faut toujours recommencer. Les progrès sont

**lents et faibles, ce qui fait leur prix. L. à son défrichement figure dans ce primitif, l'inévitable laboureur.**

Je crois que chacun de nous est chargé, au cours de sa vie, de découvrir une seule vérité et de la communiquer aux autres, comme il peut. Cette vérité apparaît très tôt mais on ne la voit pas clairement. Elle se dévoile petit à petit. Pour ma part, quand mon frère Charles, malade, a pris appui sur moi, j'ai compris ce que voulait dire : être responsable de quelqu'un, non vis-à-vis de lui, mais vis-à-vis de soi-même, c'est-à-dire, en fin de compte, vis-à-vis de Dieu. Quand, rue de Nevers, L. m'a dit qu'elle se remettait entre mes mains, cela a tout emporté. Je ressasse ce bout de vérité qui est le mien : on doit décider qui on prend en charge pour le meilleur et pour le pire. Je considère par contraste les choses, soit comme des abstractions, des raisons sociales, soit comme des biens dont je suis non le propriétaire mais l'utilisateur éphémère. Je déplore que les êtres soient si périssables alors que les objets le sont si peu.

Dire que la morale est affaire de conditionnement n'a pas de sens. Un homme n'existe qu'à partir du refus de la mise en condition. Mais mise en condition signifie aussi service. Marie était la servante du Seigneur, humilité qui l'a conduite loin. Rejeter tout service est orgueil puéril.

Les autres hommes et les autres femmes sont-ils aussi touchés que nous le sommes, L. et moi, par le thème de Tristan et Iseult? Et pourtant nous n'avons pas de roi Mark à redouter. Comment savoir ce que les autres pensent là-dessus? C'est le domaine des fausses confidences et des pistes brouillées. Pourtant le mythe de la grande passion partagée est le plus puissant de tous. Le premier et le dernier principe de la morale est l'amour fou. Tout sentiment qui n'a pas traversé ce chemin de feu est faux-semblant.

En brisant les prétendues idoles, on mutilé des symboles. On croit faire plaisir aux protestants en désincarnant, en épurant. Ils sont les premiers à regretter cette rage. On se prive de choses essentielles et on les en prive. Le véritable œcuménisme est enrichissement par les différences.

L'écrivain, étant aujourd'hui longévif, a le privilège d'assister à l'effritement de son œuvre. Le savant est logé à la même enseigne, à cette nuance près que les morceaux des théories scientifiques en miettes peuvent encore servir. Il est plus difficile de réemployer, pour émouvoir, ce qui désormais fait rire. Exemples : d'Annunzio et Maeterlinck.

Le passage de la quantité à la qualité est la croix de la démocratie. Certes il faut de gros bataillons pour avoir une chance de voir éclore un grand stratège, mais ce n'est jamais qu'une chance. En attendant, les meilleurs perdent leur temps à jouer aux soldats de plomb. Ne vaudrait-il pas mieux tendre les filets le plus haut possible et que ne s'y prennent que ceux capables de voler?

L. m'a dit, un jour où je m'emportais, de prendre garde aux paroles qui laissent une trace. Il pleuvait. Je me débattais contre les gouttes, la mauvaise humeur et la mauvaise conscience. Sur le boulevard, les autos aveuglaient et élaboussaient. Elle m'a dit cela doucement mais fermement. Pris de court, j'ai grommelé. Depuis, j'ai souvent repensé à cet avertissement et tâché d'en tenir compte. En amour, comme ailleurs, la lettre importe souvent plus que l'esprit. Les sentiments inexprimés, qu'en faire, qu'en croire? Les mots, eux, s'impriment dans la mémoire et leur relief s'accuse aux heures où l'angoisse risque de conduire aux actes irréparables.

Travail intellectuel et amour physique sont également allergiques aux soucis. Aussi font-ils bon ménage.

Le seul personnage émouvant et vrai de l'œuvre de Gide est celui qu'il n'a pas inventé, cette vieille dame restée petite fille, au cœur indomptable, Madeleine Gide.

Henri Michaux, homme d'un courage exceptionnel, franchit, par la mescaline, les bornes du pays connu. Il s'enfonce dans les régions inexplorées, sauvages, où souffle la tempête de la déraison. Il affronte des monstres, il sombre dans des tourbillons. Au moment où tout craquait en lui et autour de lui, il a abordé des terres plus hospitalières. Il les décrit sobrement, en géographe, en ethnologue et en clinicien. Mais il nous prévient loyalement. Le voyage est périlleux. Ce qui est gagné est chèrement payé et, aux moments du plus grand danger, le risque existe du non-retour. Je ne suis pas assez intrépide pour tenter pareille aventure. Je crois, cependant, que l'amour durable peut conduire à quelque chose du même ordre, moins spectaculaire certes, mais plus accessible à tous.

A la fin des *Écrits* de Jacques Lacan, se trouve une lumineuse communication de Jean Hyppolite sur le texte de Freud « La dénégation ». Il est tout à fait vrai que rien n'est plus suspect que les phrases commençant par une formule telle que : « Non que je veuille... » ou « Loin de moi l'idée que... ». On sait tout de suite que la proposition déniée est vraie et l'on se demande comment de telles formules ont encore cours. La tradition rhétorique est, de toutes les traditions, la plus puissante. Même ceux qui l'attaquent y succombent. Les figures de rhétorique sont sans doute nos garde-fous. De Lacan lui-même, cette phrase dont je ferai mon profit : « La réalisation de l'amour parfait n'est pas un fruit de la nature mais de la grâce, c'est-à-dire d'un accord intersubjectif imposant son harmonie à la nature déchirée qui le supporte. »

Les vivants se nourrissent des morts. C'est le moyen que nous avons trouvé pour apprivoiser le convive permanent et invisible. La place vide au bout de la table, le trou dans la

journée ou dans la mémoire, tous ces signes d'absence, nous les conjurons par le culte des disparus. Nous offrons nos chers morts au destin pour éloigner de nos maisons cette personne effacée, vive, si parfaitement efficace qu'elle n'a pas besoin, pour se rappeler à notre souvenir, de laisser des traces.

Il était une fois un hobereau qui se morfondait dans sa vieille tour. Il apprend que de New York où, comme chacun sait, se fabriquent les produits destinés aux snobs parisiens, est venue une pièce dont le titre fait voisiner son patronyme et un célèbre asile. Il prend feu, assigne, somme, envoie papier bleu et huissier. Les mouches pensantes, qui bourdonnaient autour de l'illustre charogne, crient au sacrilège, pondent articulets et notules. Les juges donnent raison au chatouilleux gentilhomme qui, sur les affiches, néantise d'un X son propre nom. Désormais, le divin marquis, c'est lui.

La parole donnée est une de ces expressions qui n'ont l'air de rien et disent tout. « Je vous donne ma parole », parole qui engage, ou alors le « je » de cette formule est un fantoche, un rien doté d'une langue. La difficulté du passage nécessaire de la vie privée à la vie publique est là. Donner sa parole, en politique, est signe d'une naïveté impardonnable ou d'une rouerie supérieure qui n'est permise qu'à ceux qui peuvent, à la faveur d'un charisme, tout se permettre. Un homme qui tient parole dans l'intimité a pris de bonnes habitudes et il y a quelques chances qu'il les garde aux affaires. Mais ne comptons pas trop là-dessus. Comptons davantage sur le style de l'homme. Un homme d'État qui use de la litote doit bénéficier d'un préjugé favorable. La télévision montre l'écart entre le geste et le mot. De minuscules mouvements du visage trahissent la mauvaise conscience de celui qui en dit trop ou pas assez.

Le puissant industriel me confie ses embarras. Il est sollicité de tous côtés. Chaque membre de sa famille lui présente une liste de protégés à caser. Refuser lui coûte, mais il faut bien.

« Les affaires sont les affaires, je ne suis pas un bureau de placement ou de bienfaisance; moi-même, j'ai mangé jadis de la vache enragée. » Comme il est honnête, il ajoute qu'il cède souvent, car il lui est agréable de faire sentir sa puissance. C'est un grand privilège que d'accéder, jeune, au pouvoir. On connaît le plaisir de disposer des places assez tôt pour s'en blaser et avoir à temps le désir de s'occuper des choses sérieuses.

Je dis à L. : « On s'accomplit non pas dans l'amour mais par l'amour. Le ton acquis grâce à l'amour se répercute dans les autres domaines. L'amour résonne dans toute la vie. » L. répond : « Cette formule me plaît parce qu'elle n'exclut pas ceux qui aiment sans espoir et que, trop souvent, l'on oublie. »

On m'interroge souvent sur ce que Robert Schuman aurait fait ou dit en telle circonstance. Je ne suis ni l'héritier ni le dépositaire de sa pensée et je me sens tout à fait libre vis-à-vis de l'idéologie qui se réclame de lui. Mais je ne puis admettre que les gens en place, et qui savent de quoi il retourne, fassent semblant de croire qu'il était inféodé aux États-Unis. Ce mensonge délibéré de politiciens courtisans et de journalistes qui ne le sont pas moins est facile à réfuter. Jamais la France n'a eu autant d'autorité à Washington que du temps de Robert Schuman.

*1<sup>er</sup> janvier 1967.*

L'homme qui a créé Brigitte Bardot et qui voulait faire un film sur Trotsky a fait hara-kiri, au fusil de chasse, sur le paillason d'une petite garce de Saint-Tropez qui n'a pas eu le courage, après le coup de feu, d'ouvrir la porte et de venir au secours du moribond.

Un couple de vieux paysans a aménagé, dans notre voisinage, un cabanon. En guise de portail, ils ont installé deux roues de chariot. Je les félicite de cette idée. La femme me répond : « C'est en souvenir de notre mule que nous avons perdue, l'an dernier. »

Un matin d'août 1939, me rendant à mon bureau au troisième étage du Quai d'Orsay, l'étage sacro-saint des Affaires politiques, je rencontre sous la voûte un diplomate plus ancien qui travaillait au service de presse. L'air affriolé, il me demande : « Étiez-vous au courant ? Aviez-vous des indices ? C'est pour le moins surprenant. » Je n'avais pas lu les journaux. Étant très jeune, je n'ai pas osé l'avouer. J'ai fait une moue dubitative. Il s'agissait d'une bombe diplomatique de gros calibre : la signature du pacte germano-russe, alors que nos négociateurs se trouvaient encore à Moscou. Dans les couloirs, mon collègue a dû dire de moi : « Pour son âge, il est très fort. Je n'ai pu tirer de lui si, à la direction d'Europe, on se doutait ou non de quelque chose. »

Écoulant l'émission des musiciens aveugles, je pense soudain à cette camarade de khâgne qui m'avait écrit, il y a quelques années, après avoir lu un de mes livres. Veuve à vingt ans, elle avait été frappée par la poliomyélite et menait depuis une vie de paralysée. Elle m'envoyait des poèmes et me priait de lui donner mon opinion, « assez rapidement, disait-elle, car je n'en ai plus pour très longtemps ». J'espère que ma lettre est arrivée à temps. C'était une jeune fille très jolie, intelligente et gaie.

La musique de Satie est trop simple pour ne pas venir d'ailleurs. Elle coupe au couteau l'espace et s'y insère par accident. Certaines estampes japonaises font le même effet. Elles ridiculisent notre univers épais.

Je n'ai peur de personne, mais j'ai peur de la maladie et de la mort pour ceux que j'aime. Et cette peur-là, en fin de compte, est la plus difficile à supporter. J'envie, par moments, ceux qui ne tiennent à personne, qui ne tiennent qu'à leur rang. Ils tremblent devant un huissier à chaîne mais, quand ils sont loin des leurs, le téléphone ne les fait pas sursauter.

La phrase de Kant sur le ciel étoilé et la loi morale fait sourire certains. Entre l'espace et la conduite pratique la relation est subtile. Des fautes, des crimes sont dus à des erreurs spatiales, par exemple à la claustrophobie. Une cure de plein vent, de haute altitude guérirait les calculateurs verrouillés. Le rêve d'Icare subsiste en nous et c'est un bon rêve. Les ailes collées avec de la cire étaient une erreur de technicien que n'aurait jamais commise Jean de la Croix étendu, face au ciel, dans son verger. Il savait, lui, que l'espace intérieur existe.

Je désire, mes rêves me le prouvent, avoir de l'influence. Laquelle? Je voudrais persuader ceux qui souffrent de leur solitude qu'ils peuvent en sortir, qu'il suffit d'aimer. On n'aime pas sur commande, mais, dans bien des cas, on étouffe le sentiment par peur du risque. Est-ce raisonnable? L. m'a donné l'exemple de la déraison pure, aux yeux du monde, et elle avait raison. L'amour agrandit l'espace intérieur et parfois le crée. La réalité intérieure n'est pas une essence, le parfum d'un vase vide. Elle est un espace dans lequel on se déplace, où l'on situe les autres et où l'on se situe par rapport à eux. Si cet espace devient dense autour d'un être, il est enrichi et orienté. Pour moi, L. est au centre de ce que Maurice Scève appelle « l'intrinsèque débat qui de douleur à joie me promène ».

L. s'excuse avec un sourire des larmes qui la saisissent en écoutant certaines pages de Bach et de Mozart. Elle a honte de ce manque de pudeur. Puis la paix revient, une paix précaire, à la merci d'une mesure.

Mao mort et embaumé, Mao fou, hypothèses shakespeariennes pour expliquer l'acharnement du grand homme. Appeler révolution culturelle la destruction par le feu des livres et des monuments est une superbe fleur de rhétorique, un hommage à la tradition des lettrés. Il y a peut-être en Mao un vieux mandarin subtil qui joue avec les millions de Chinois comme avec des caractères. Il s'agit de calligraphier une page. Les gros



**BOURBON BUSSET**

**L'amour durable**

L'auteur de cette autobiographie quotidienne est un rêveur sylvestre qui voit dans le mystère de l'amour durable le vrai défi à notre civilisation et le ferment de l'enthousiasme créateur.

*nrf*



9 782070 268528



69-II A 26852 ISBN 2-07-026852-7

Extrait de la publication